

arrivant ils venaient me saluer à leur façon, avec respect et une crainte manifeste, qui prouve la haute idée qu'ils ont des missionnaires. Presque tous savaient faire le signe de la croix et chanter quelques cantiques. Admirable effet de la bonté divine ! Ces nations éparses dans ces vastes contrées s'étaient communiqué mutuellement ce qu'elles avaient appris, et retenu des instructions de l'année précédente ; et ainsi je trouvais des âmes préparées et avides du royaume des cieux. J'eus la satisfaction de connaître un des chefs des Yougletas, qui, par une alliance récente, se trouvait alors parmi les différentes nations que j'instruisais. C'est un homme d'une stature remarquable, et distingué parmi tous les autres par son regard élevé, son front haut et large, et sa chevelure longue et rejetée en arrière. Il fut assidu à toutes les instructions, et fit baptiser même un de ses enfans. " Je suis méchant, me disait-il un jour, comme ceux de ma nation, parce que nous ne connaissons pas le grand chef d'en haut, dont j'entends parler ici pour la première fois. Mais je ne rejeterai pas la parole que tu m'annonces, et je te promets que je la porterai à mes gens, quand je serai de retour parmi eux." Il disait bien la vérité en avouant qu'il était méchant, car les sauvages m'ont assuré que dans les guerres avec les autres nations, couper une tête, et la porter à sa bouche pour s'abreuver du sang qui en découle, est une action tout-à-fait de son goût. Puisse le Seigneur toucher ces cœurs féroces, et leur faire savourer les douceurs du christianisme ! J'espère que Dieu a des intentions de miséricorde à leur égard,

qu'il exécutera bientôt par le moyen même de ce chef.

Les assemblées se tenaient à une petite distance du fort, dans une prairie basse et unie. J'étais entouré continuellement de quinze à seize cents sauvages en âge de comprendre mes instructions, et tous écoutaient avec une attention et une ardeur incroyables. Dieu nous bénissait tous ensemble ; car le 3 septembre, je baptisai 99 enfans, le 4, j'en baptisai 56, et le 5, j'en baptisai 136. Le 6, j'étais entouré d'une multitude que je puis estimer, sans exagération, à 3000 personnes, et je baptisai 71 enfans. Je sentais des douleurs dans mon bras. Toutes ces nations avaient oublié leurs haines et leurs projets de vengeance pour venir écouter en commun la parole sainte. Plusieurs injures n'avaient pas été réparées, et la vengeance n'était que suspendue. C'est pourquoi l'on vint d'abord aux instructions avec méfiance et armés de fusils que je fis bientôt déposer à mes pieds, puis abandonner entièrement. C'est un fait extraordinaire, et l'effet d'une protection visible du ciel, que dans un rassemblement si nombreux de nations différentes par leurs intérêts, leur langage et leurs mœurs, il ne se soit élevé aucune altercation, aucun souvenir des injures passées. La présence seule d'un ministre de Dieu calmait toutes les aversions, effaçait les rancunes et unissait tous les cœurs. " O scab lè plète ! (ô chef le " prêtre ! ) disait l'un, j'ai été méchant, et je le " suis encore, ne connaissant pas la parole du " grand chef d'en haut. J'en ai tué trois, pour " me venger de cette nation qui avait tué mon

“ père, ma femme et mes frères. A présent je regrette le mal, je ne le ferai plus.” Un autre me disait : “ Cette nation a pris ma femme, ma fille et mon fils, pour en faire des esclaves. Je voulais me venger ; j’ai eu long-temps mauvais cœur, mais à présent je renonce à la vengeance, et je rejette le mauvais cœur.” Je leur demandais s’ils donnaient leurs cœurs à Dieu. Ils répondaient par un cri général : “ Oui, nous lui donnons notre cœur : ” et en même temps ils élevaient les deux mains au-dessus de leurs têtes, en signe d’une entière approbation.

Une tribu nombreuse du haut de la rivière Fraser, était attendue d’heure en heure, et son absence me contrariait beaucoup. On me rapporta que la crainte d’une embuscade de la part des *Miskiwins*, les retenait ; qu’un certain nombre de canots s’étaient mis en route, mais que ceux qui les montaient, ayant appris que le missionnaire était parti, avaient rebroussé chemin, affligés jusqu’aux larmes de n’avoir pas eu le bonheur de le voir. Ne pouvant me résoudre à quitter ces lieux sans récompenser ces bons sauvages de leurs bienveillantes dispositions à mon égard, je leur députai un chef, avec invitation de venir sans crainte, et je différâi mon départ en leur faveur. Le soir suivant, 306 personnes de la tribu des *Téits*, portées dans 40 canots, annoncèrent leur arrivée par de nombreuses décharges de mousqueterie. C’étaient des cris, des chants, un enthousiasme, une ivresse extraordinaire. Tous se rangèrent en file pour le salut de rigueur, et il me fallut présenter une main à ces 306 per-

sonnes, pendant que je tenais l’autre élevée au-dessus de ma tête ; double cérémonie pour les femmes qui avaient leurs enfans sur le dos : je n’en pouvais plus.

Pendant le temps que durèrent ces formalités de la civilité colombienne, les autres nations étaient autour de mon échelle historique, à chanter des cantiques et à se rappeler les unes aux autres les vérités saintes que je leur avais expliquées. Cependant les nouveaux arrivés, après les premiers épanchemens, retournèrent à leurs canots, et revinrent bientôt pour m’offrir les présens d’usage, qui furent deux peaux de castor qu’un chef jeta à mes pieds, avec cette harangue : “ Chef, voilà bien peu de chose que nous t’offrons ; mais tu vois notre pauvreté. Si nous avons plus, nous te le donnerions avec le même cœur. Nous te faisons ce petit présent, afin que tu connaisses notre cœur, et pour t’exprimer la joie que nous avons de te voir.” Alors chaque chef de famille me présenta deux saumons séchés, et quelques-uns y ajoutèrent une espèce de gâteau fait de poires pilées. Je les fis asseoir, leur distribuai du tabac, et il y eut *grande fumerie*. Ce fut un jour brillant qui fera époque dans leurs annales. Ce même jour, 7 septembre, je baptisai 36 enfans, et le jour suivant j’en baptisai 81, formant un total de 758 enfans baptisés dans cette mission. Il était beau le spectacle de tant de nations différentes réunies sous les auspices de la religion, vivant dans l’intimité la plus parfaite, et déposant au pied de la croix leurs sujets de rancune, pour n’avoir qu’un même cœur, et offrir

pour la première fois à leur Père commun l'encens de leurs prières. Ce spectacle les étonnait eux-mêmes, et ils ne savaient comment exprimer leur admiration. Ils fumaient ensemble, se donnaient des festins où régnait l'ordre le plus parfait, et il n'y avait plus d'ennemis. L'ardeur pour les choses du ciel ne se ralentissait point ; les heures du soir ne se passaient pas en d'inutiles conversations. Jusqu'à onze heures, on entendait le chant des cantiques, et par intervalle, la voix élevée d'un chef qui prononçait des harangues édifiantes à ses gens. On faisait le signe de la croix ; on répétait ce qu'on avait compris et retenu des explications de l'échelle historique. Enfin c'était un zèle, une ardeur, un entraînement universels.

Cependant une action de cruauté de la part d'un chef à l'égard de son esclave, qui se passa à l'écart, pendant que j'étais occupé à l'instruction, m'affligea sensiblement. Pour un acte d'insubordination, ce malheureux esclave avait reçu de son maître trois coups de dague dont il fut presque blessé à mort. J'y cours, et je trouve cet infortuné baignant dans son sang, pendant que son maître étendu sur une natte le regardait avec un visage courroucé où sembla pourtant se peindre la honte et le regret à ma vue. Je lui témoignai toute l'indignation que j'éprouvais de sa brutalité, et lui dis que je ne m'attendais pas à être témoin de semblables horreurs ; que sa conduite me faisait honte, et que j'avais hâte de quitter ces lieux souillés par de tels forfaits ; puis je le laissai à lui-même. Quelques instans après, je ne fus pas peu surpris de le voir, couvert de honte,

écouter derrière les autres, sans oser se montrer. Je continuai et finis mon instruction sans lui témoigner d'attention, et je me retirais au fort, lorsque ce malheureux, ne pouvant plus supporter le poids de ses remords, perça la foule qui m'accompagne, tombe à genoux devant moi, avoue son crime, déplore avec larmes le malheur qu'il a eu d'abandonner ses résolutions, et me demande pardon avec de grandes promesses pour l'avenir. Je lui fis en versant des larmes et en présence de l'assemblée émue, de sérieuses remontrances sur les tristes effets de la colère, et je le quittai tout consolé, admirant ce trait de grandeur d'âme, dans un sauvage qui n'avait encore que des notions imparfaites de la loi divine. Je conjurai le Dieu des miséricordes d'envoyer des hommes apostoliques pour achever d'éclairer ces pauvres peuples qui ne soupirent qu'après la lumière de l'évangile.

Je me séparai enfin de ces bons sauvages, après leur avoir distribué tout ce qui me restait de croix et de médailles, en leur promettant un plus long séjour au milieu d'eux, aussitôt que la providence me permettra d'y retourner. Mr. Yale eut la politesse de m'accompagner jusqu'à la ferme du fort, et je me souviendrai toujours de l'accueil libéral qu'il me fit. Nous suivîmes le cours d'une petite rivière assez désagréable, qui nous conduisit à la baie, en nous évitant le portage que nous avions fait avec tant de fatigues, quelques jours auparavant. En passant par les différens postes, je baptisai encore quelques enfans, de sorte que le nombre total des baptêmes faits dans le cours de cette mission, fut de 765.



J'arrivai enfin chez moi, le 24 septembre, après une absence de quarante-quatre jours. De sinistres rumeurs avaient couru sur mon sort. J'avais péri misérablement ; on m'avait assassiné ; et par conséquent on m'avait pleuré comme mort, et l'on avait prié pour le repos de ma pauvre âme. Grande fut la joie de mes bons néophytes, et mon retour fut célébré par des actions de grâce.

Les ministres américains sont dans un discrédit dont ils ne se relèveront pas facilement. Les jésuites ont frappé d'un coup terrible ces professeurs intéressés de fausses doctrines, et il n'y a pas d'apparence qu'ils tiennent long-temps contre la force de leurs adversaires. Le loup couvert de la peau de l'agneau ne saurait cacher long-temps son caractère de loup, et il fallait que les calomnies vomies tant de fois contre les prêtres de la Colombie produisissent leurs fruits. Les sauvages de Wallawalla ont donné, dit-on, un exemple de justice sommaire que nous sommes pourtant loin d'approuver. Un soi-disant ministre fut attaché à un poteau ou à un arbre où il resta suspendu pendant plusieurs jours. Les sauvages voulaient l'y laisser mourir ; mais, réflexion faite, ils se contentèrent de le souffleter, de lui tirer les oreilles et de lui tordre le nez. Il fut heureux encore de s'échapper en cette état et de se réfugier dans le fort. Le crime qui lui valut ce châtement était d'avoir calomnié les prêtres. Ceux des dalles ayant appris cette action brutale, qui est si bien dans le goût des sauvages, avertirent les ministres méthodistes, qui étaient au milieu d'eux, d'avoir à s'éloigner promptement, sinon qu'ils procéderaient de la même ma-

nière à leur égard. Ces actes de violence sont réprouvés par la charité chrétienne, et nous les condamnons ouvertement ; mais ils ne sont qu'une conséquence inévitable des procédés ignobles de ces colporteurs de bibles, dont les calomnies enfin confondues devaient amasser des orages menaçans pour leurs têtes et leurs doctrines.

J'ai l'honneur, &c.

M. DEMERS, Ptre. Mis.

*Extrait d'une lettre écrite à M. C. par M. Demers.*

Vancouver, 17 mars 1842.

Mon cher et respecté confrère,

Vous voyez que l'hérésie est fidèle à maintenir l'esprit qui lui donna le jour, et qu'elle mène toujours à sa suite ce cortège de vices, qui désola et déchira la chrétienté dans tous les siècles passés, je veux dire l'orgueil, la mauvaise foi, la calomnie et la persécution. Armée de la haine et du mensonge, elle affecte de prêcher un Dieu de charité, un évangile de paix. Mais il n'y a pas de paix avec ces faux prophètes, parce que l'intolérance et le fanatisme sont leurs moyens de prosélytisme, et que toute la charité chrétienne se réduit à ces mots devenus leur symbole ; *accusation, mensonge*. Aussi Dieu ne permet pas que ces fruits amers de l'erreur prennent racine sur cette terre, où il se prépare sans doute un peuple

selon son cœur. Nous apprenons aussi avec consolation que l'hérésie est pareillement en retraite aux îles Sandwich, où elle s'était introduite avec toutes ses œuvres de scandale ; et nous sommes heureux d'espérer que l'autel de Baal ne subsistera pas long-temps devant celui du vrai Dieu : Dagon même a déjà mordu la poussière.

Nous savons, monsieur, que nos lettres ne renferment pas ce vif intérêt de détails, de connaissance approfondie des lieux, des hommes, du climat, du sol, et ces mille qualités qui font les écrits intéressans. Mais comment pourrions-nous nous livrer à de telles études, quand toutes nos heures sont absorbées par un travail incessant, des inquiétudes dévorantes et un état *financier* qui nous oblige d'entrer dans des détails minutieux de ménage, d'économie et de culture, et en différentes localités éloignées les unes des autres ? Il nous faut instruire à toute heure du jour. Nos logis sont continuellement envahis par des troupes de sauvages et d'autres qui réclament des secours spirituels et corporels. Nous ne sommes que deux prêtres pour desservir une immense région, et nous avons à lutter contre treize prédicans qui sement l'ivraie à pleines mains. Encore si nos antagonistes étaient des esprits distingués, capables de connaître et d'observer les convenances sociales.... mais plusieurs de ces ministres sont des hommes sans science, sans éducation, et vous comprendrez que des hommes de ce caractère, des anciens matelots, des anciens *conducteurs de cage*, ne peuvent observer dans leurs rapports sociaux,

cette libéralité généreuse qu'on se doit entre personnes mêmes de principes opposés, et comme il convient à des esprits cultivés. Avec eux, il nous faut sans cesse avoir les armes à la main. On conçoit les moyens dont ils peuvent se servir pour arracher à Dieu les pauvres sauvages, dont la légèreté naturelle et l'intérêt sordide offrent tant de prise à la séduction. Nous avons la truelle d'une main, et l'épée de l'autre, comme les juifs pour rebâtir leur temple, et quelquefois nous avons la douleur de voir arracher de l'édifice sacré des pierres posées avec des peines infinies. Non, vous ne connaissez pas notre situation.

Monseigneur de Juliopolis a dû transmettre à Québec un rapport bien diffus d'une mission que j'ai faite au fort Langley, sur la rivière Fraser. J'ai su, depuis mon retour, qu'un chef de la baie, dans la vue de s'attirer de la considération, s'est avisé de confesser les autres sauvages. Il leur disait que c'était une bonne chose, puisque les prêtres le faisaient. La logique des sauvages n'est pas très-profonde : ces pauvres aveugles se sont laissés persuader sans peine, et mon sauvage d'absoudre ! Cette momerie grotesque démontre après tout la docilité de ces peuples à accepter la foi avec ses œuvres les plus pénibles. Cependant les Canadiens qui se trouvent avec eux les détournent de ces pratiques sacrilèges.

Le chef Yougletas, dont il est fait mention dans mon dernier rapport, deviendra, j'espère, un moyen de salut pour sa nation. Après avoir suivi avec beaucoup d'attention, au fort Langley, tous les exercices de la mission, il rapporta tout

à ses co-sauvages Yougletas, et revint quelques jours après au fort demander d'autres échelles historiques. D'après ce trait, j'irais sans aucune crainte trouver ce pauvre peuple chez lui, pour l'évangéliser. Quel immense bienfait de Dieu, si l'évangile adoucissait ces féroces enfans des forêts, devenus un fléau pour les autres nations de la baie ! Vers ce même temps, deux autres chefs à qui j'avais donné des échelles historiques, réconcilièrent deux nations sur le point d'en venir aux mains. " Vous avez promis, dirent-ils, à notre père le prêtre, d'écouter la parole du grand maître. Vous lui avez dit que vous rejetiez le mal. Voyez le papier qu'il nous a laissé : plus de querelles ; retournez sur vos terres." Ils furent écoutés.

Les sauvages de la Colombie sont sujets à une maladie terrible et fort semblable à la lèpre des Juifs. Cette maladie cruelle est contagieuse, et aussitôt qu'elle se déclare, la malheureuse victime est séquestrée sans pitié de sa famille, de ses parens et de ses amis, logée dans une case à l'écart, et n'a plus de communication avec ses semblables, que de voix et de loin. On ne touche pas à ce qui a servi à son usage. On lui donne avec circonspection des médicamens qui lui procureront quelquefois la guérison, si le mal n'est pas invétééré, et sans gravité alarmante. Une femme en est morte dernièrement dans un état difficile à décrire. Ses pieds, ses mains et surtout son visage, dans une putréfaction complète, répandaient au loin une odeur infecte et insupportable. Cette maladie a résisté jusqu'à ce jour à la science des médecins du lieu.

Pendant que les nations de la baie nous causent tant de consolation, et qu'elles se montrent si zélées à apprendre les choses du ciel, celles de Cowlitz, à une faible distance de ma demeure, se montrent insouciantes, sont arriérées, et nous causent peu de contentement. Ces sauvages, comme je l'ai déjà rapporté, sont légers, inconsistans et surtout adonnés aux jeux de mains et de roulette, où ils perdent souvent tout ce qu'ils possèdent, et d'où s'ensuivent des haines et des querelles funestes. Dieu aura pitié d'eux, sans doute, et les prières ferventes des bonnes âmes du Canada, obtiendront pour la Colombie ces prodiges de miséricorde qui furent si fréquens au berceau du christianisme.

Parmi les coutumes plus ou moins bizarres que les sauvages tiennent de leur antique tradition, j'ai remarqué celle-ci comme étant féconde en désordre et en immoralité. Il est d'usage de percer les oreilles des enfans à l'âge de deux ou trois ans, et cette cérémonie se fait avec beaucoup de solennité et de pompe. Elle commence par un festin somptueux où le père appelle tout ce qu'il peut trouver de désœuvrés et de gourmands. On y fait pendant plusieurs jours des jeux, des danses et autres divertissemens ; après quoi le père perce lui-même les oreilles de ses enfans, et y suspend de ses mains ensanglantées des ornemens précieux d'aïkwa ou d'autres matières. Après cette cérémonie, les convives se partagent et emportent tout ce qui lui reste de ménage et de comestibles, tels que poisson, fusils, couvertes, &c., et vous laisse



mon sauvage et sa famille dans une pénurie parfaite.

Les sauvages de la Colombie ont aussi leur sorcellerie ou jonglerie dont on rapporte des choses extraordinaires. Je ne vous en dirai rien, car j'ignore jusqu'à quel point la supercherie ou le démon peuvent entrer dans ces œuvres noires, qui sont pourtant un obstacle à la diffusion de l'évangile. Au reste, le rapport que je pourrais vous en faire ne serait qu'une reproduction plus ou moins rapprochée de ce que vous avez lu dans Charlevoix sur les jongleries des sauvages du Canada. Ils tiennent beaucoup à ces superstitions, et il s'écoulera bien du temps avant qu'ils n'y renoncent entièrement. Ces jongleries où ils croient à la présence d'un esprit malfaisant, ressemblent quelquefois à une obsession, et sont souvent la suite et la conséquence d'une mauvaise action. Un sauvage se présenta un jour devant moi, dans un accès de colère et de fureur réfléchie. Il avait un chapelet sur lequel je lui avais appris à réciter le chapelet de la Ste. Famille. Il m'avait fait les plus belles promesses, donné les plus consolantes espérances, même il avait renvoyé une de ses femmes. "Tiens, dit-il, reprends ton chapelet, j'ai repris le mauvais cœur, et je suis déterminé à tuer, cette nuit même." Il me fut impossible de calmer ce cœur ulcéré, ni de le détourner de son projet de vengeance. Mais par un bonheur providentiel, un incident empêcha la consommation de ce crime. Cependant après quelques jours, la loge de ce furieux retentissait du bruit de la sorcellerie

qu'ils appellent *Tamanwas*. Dieu veuille avoir pitié de ce malheureux.

.....  
Je demeure, &c.

M. DEMERS, Ptre. Mis.

NOUS croyons faire plaisir à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux les extraits suivans d'un journal qu'a tenu Mr. Bolduc, de son voyage de Boston à Valparaiso, ainsi que des lettres écrites par ce Monsieur et son confrère, Mr. Langlois, le long de leur route, jusqu'à leur arrivée à la Colombie.

*Extraits du journal de Mr. Bolduc.*

"Le samedi soir, 11 septembre, Monseigneur de Boston m'invita à faire l'office public le lendemain, dans sa cathédrale; ce à quoi je me prêtais volontiers: mais la providence en décida autrement. Peu de temps avant que l'office commençât, le vent s'étant élevé favorable pour sortir de la baie de Boston, notre capitaine mit à la voile et nous fit avertir de nous rendre à son bord en grande hâte. Il fallut laisser là l'office et partir sans mot dire. Par bonheur, il y avait encore un prêtre qui n'avait point dit la messe; car les fidèles se seraient passés d'office ce jour-là. Nous nous rendîmes au port, où le vaisseau nous attendait à la voile. Nous fîmes deux lieues à l'aide d'un petit vent d'est qui nous manqua bientôt, et nous demeurâmes ancrés le 12 et le 13, près de la petite île St. George, que les Américains fortifient en ce moment. Ces deux jours, qui furent fort beaux, nous procu-

rèrent la vue intéressante de Boston et de ces environs, que nous n'avons pas eu le temps de visiter.

“ Le 14 au matin, il s'éleva un fort vent de nord-est; nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course au sud-est. A midi, nous avions déjà perdu la côte de vue. Je ne pus alors me défendre de la mélancolie et des tristes pensées qu'elle me suggérait. Pour la première fois de ma vie, je me voyais en pleine mer: n'ayant pour fixer mes regards que la frêle embarcation qui devait me défendre contre tous les assauts de la mer que l'on peut attendre dans une navigation de plus de 4500 lieues, et dans des endroits aussi dangereux que le sont ceux qui avoisinent le cap Horn. J'avoue que si j'avais eu d'autres motifs d'entreprendre ce voyage que ceux de la religion, et qu'on m'eût proposé de retourner sur mes pas, je ne me serais pas laissé prier bien long-temps, et j'aurais revu le Canada en peu de jours. Ces sombres pensées me laissèrent bientôt pour faire place au mal de mer, qui heureusement ne dura que deux jours pour moi; Mr. Langlois en eut pour trois jours. Le vent tint bon jusqu'au 17, mais le soir du même jour il devint un peu trop fort, du moins à mon jugement, et nous obligea de mettre à la cape et de nous faire battre par les flots d'une manière un peu nouvelle pour nous, qui n'avions jamais vu que le St. Laurent aux environs de Québec.

“ Le 19 septembre, nous eûmes du calme. Depuis long-temps le capitaine m'invitait à monter dans les mâts. Je me laissai enfin gagner;

mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'à la simplicité de la colombe je n'avais pas joint la prudence du serpent. Je n'étais pas à 20 pieds au-dessus du vaisseau, que je vis grimper après moi plusieurs matelots armés de cordes. Je voulus leur échapper, mais, votre serviteur... ils me saisirent par les jambes et m'attachèrent au milieu d'une échelle de cordes. Ce ne fut qu'en promettant de payer une bouteille de vin à mes bourreaux que j'obtins ma liberté.

“ Le 20 septembre, étant par les 35° 40' de latitude nord, et 57° 10' de longitude ouest du méridien de Greenwich, nous fûmes favorisés d'un bon vent de nord-ouest, et nous commençâmes à apercevoir une grande quantité d'exocets ou poissons volans. Le 30, étant à 27° de latitude, nous éprouvâmes un calme parfait; mais, le soir, nous eûmes la pleine lune, et, avec elle, les vents alizés, que nous attendions depuis plusieurs jours.

“ Depuis le 20 septembre, la température, qui s'était toujours maintenue entre 75° et 87° du thermomètre de Farenheit, devint, pendant quelques jours, un peu plus basse et très-humide, surtout le soir, ce à quoi nous ne nous attendions guère en passant dans la zone torride; car, suivant les rapports de quelques voyageurs, nous aurions dû éprouver des chaleurs excessives.

“ Depuis notre départ de Boston, nous avons toujours dirigé notre course vers le sud-est, mais dans la nuit du 4 octobre, le vent changea un peu de direction, de manière que nous ne pouvions



plus tenir la marche ordinaire ; notre capitaine voyant que nous n'étions qu'à  $33^{\circ}$  à l'ouest de Greenwich, et craignant, faite de connaissances suffisantes, de passer trop près du cap St. Roch, extrémité orientale de l'Amérique du Sud, changea notre course, et nous retournions sur nos pas par un vent de huit milles à l'heure, et cela devait durer jusqu'au moment où les vents deviendraient meilleurs. Rien ne pouvait nous contrarier davantage : nous étions déjà sur mer depuis près d'un mois, ayant encore plus de 4000 lieues à faire, et ce contre-temps devait nous retarder au moins de deux ou trois semaines. Nous entreprîmes de faire changer d'avis au capitaine ; nous lui représentâmes qu'à mesure que nous approcherions de l'équateur, les vents deviendraient plus favorables, et qu'en deux jours seulement de bon vent il pourrait s'approcher de la côte d'Afrique autant qu'il le voulait. Là-dessus il se laisse gagner et nous voilà en route. Deux jours après nous avions du vent comme il en désirait.

“ Le 7 octobre, ayant fait les calculs ordinaires pour déterminer notre position géographique, je trouvai que nous étions par les  $31^{\circ} 28'$  de longitude ouest de Greenwich, et  $14^{\circ} 39'$  de latitude nord. Ainsi, dans l'espace de deux jours seulement, nous avions rangé presque toutes les Indes occidentales à notre droite, et à notre gauche, les îles du Cap-vert et une partie de la Sénégambie, n'étant éloignés de la côte d'Afrique que de 260 lieues tout au plus, mais de plus de 300 des côtes de l'Amérique méridionale. Nous perdîmes espérance de voir la terre avant d'arriver aux côtes de la Patagonie. Le temps étant

toujours beau et le vent favorable, nous nous trouvâmes, le 10 octobre, à  $7^{\circ} 52'$  de latitude ; mais le vent manqua sur le soir, et nous eûmes pendant quatre jours seulement tous les changemens possibles de temps et de température : le chaud, le froid, des coups de vent assez forts, puis des orages assez abondans de pluies presque toujours suivis de plusieurs heures de calme. Il se passa un jour, surtout, où nous éprouvâmes jusqu'à trois fois tous ces changemens. Le 14 octobre nous nous rendîmes à  $4^{\circ} 17'$  de latitude nord, où nous eûmes vent contraire pendant trois jours, après lesquels les vents alizés revinrent enfin à notre secours.

“ Nous passâmes l'équateur le 19, à  $9\frac{1}{2}$  heures du soir, par  $25^{\circ}$  de longitude ouest de Greenwich. L'aiguille aimantée éprouvait une variation de  $9^{\circ} 30'$ , et la plus haute température de la journée avait été de  $82^{\circ}$  de Fahrenheit. Suivant une ancienne coutume, nous nous attendions à recevoir le *baptême* dit de l'équateur, mais point du tout ; notre capitaine, ainsi que la plupart des gens de son équipage, étant encore infidèle, crut probablement, suivant une erreur du temps passé, que le baptême qu'il nous administrerait ne serait pas valide aux yeux des marins chrétiens auxquels nous aurions affaire dans la suite. La cérémonie fut donc autre qu'attendue, sans cesser d'être curieuse pour ceux qui ne furent point obligés d'y passer. Vers neuf heures du soir, tous les matelots au nombre de 7, de la bande principale, dans un équipage à faire peur, entourèrent ceux qui n'avaient pas encore passé la ligne équatoriale. Ils ne tar-

dèrent pas à s'emparer d'un jeune matelot qu'ils plongèrent jusqu'aux épaules dans une cuve d'eau, et, après lui avoir passé sur le visage un mélange de graisse et de goudron, ils le rasèrent avec un long rasoir de bois, puis le renvoyèrent après, lui ayant préalablement administré quelques seaux d'eau par la figure. Venait ensuite notre tour ; mais voyant que nous avions fort peu de dispositions pour passer par cette triste cérémonie, ils se contentèrent de nous demander quelques bouteilles de vin, que nous fûmes forcés de leur payer sur-le-champ. Le second avait à subir le même sort, mais il ne fut pas si heureux que nous. Il lui passa par la tête de faire résistance ; alors tous se précipitèrent sur lui, et l'ayant lié avec des cordes, ils lui firent chèrement payer les petites misères qu'ils avaient éprouvées de sa part. Vous les eussiez vus lui jeter de bon cœur des seaux d'eau par tout le corps ; et lui de faire la plus chétive mine que l'on puisse imaginer.

“ Cette soirée fut pour tout l'équipage une véritable fête, et les chants de toute espèce furent prolongés fort avant dans la nuit. Le lendemain, la fête devait durer encore ; aussi, avant cinq heures du matin, notre *cook* avait déjà assassiné plusieurs poulets et un jeune porc qui nous fournit bonne chair pendant plusieurs jours. La fête aurait été complète, si nous eussions eu de l'eau fraîche ; mais celle que nous avons, étant exposée au soleil depuis un mois, était devenue tellement épaisse, qu'en plusieurs circonstances nous aurions eu besoin de la mâcher.

Cependant avec cela, il fallait faire soupe, thé, café, &c.”

Mr. Bolduc, après avoir décrit le beau spectacle que présentent les nuits de la zone torride, et exprimé le plaisir qu'il avait de le contempler chaque soir, continue ainsi :

“ Lorsque le temps était calme, mon confrère et moi, nous chantions, assis sur la poupe, quelques psaumes ou cantiques les plus propres à rendre grâce à Dieu des bienfaits qu'il nous accorde tous les jours. Nous n'oublions pas celle que nous regardons comme notre mère et notre protectrice, celle que l'église salue du nom d'étoile de la mer, et plus d'une fois l'*Ave, maris stella*, ou quelques autres antiennes consacrées au culte de la mère de Dieu, furent la matière de nos chants. Vous concevez facilement que nos concerts étaient bien faibles, mais ils ne laissaient pas de faire sur nous des impressions que ne produisent pas toujours les chants les plus étudiés. Les gens de l'équipage nous écoutaient de loin et en silence. Quelquefois l'un d'eux s'approchait de nous, et si nous cessions, “ chantez donc encore,” nous disait-il ; et nous nous rendions à sa demande. Oh ! combien de fois ces circonstances m'ont rappelé saint Vincent de Paul en Afrique ! lui aussi chantait les louanges du Seigneur et les gloires de Marie devant des personnes qui ignoraient les principes de la vraie religion. Ses chants produisaient sur les cœurs de ces infortunés des effets merveilleux, et opéraient des conversions. Mais il était saint ; son cœur n'avait point connu le mal ; ses pieds n'étaient point

sortis du sentier de la justice, et son âme brûlait de l'amour du bon maître qu'il servait. Que de retours salutaires ces pensées m'ont fait faire sur moi-même ! Je me prêtais volontiers à ces pensées et à mille autres réflexions ; c'étaient autant de grâces dont Dieu se servait dans sa miséricorde pour augmenter ma foi et mon courage.

“ Le jour de la Toussaint, nous eûmes un vent de huit milles à l'heure ; malgré cela la mer n'était point grosse, et de grand matin je célébrai la sainte messe, m'unissant d'intention aux prières de mes amis du Canada. Ce fut pour moi une grande consolation de pouvoir me joindre ainsi par le plus auguste des sacrifices à l'église militante, pour honorer la mémoire et le triomphe de cette multitude de martyrs, de confesseurs et de vierges de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, que personne ne peut compter.

“ Le 7 novembre, qui était un dimanche, nous eûmes du calme vers quatre heures du soir. Le grand nombre d'oiseaux qui environnaient le vaisseau me rappela ce que j'avais lu dans les *Annales de la propagation de la foi*, que deux missionnaires allant aux îles Sandwich, prenaient quelquefois plaisir à pêcher des oiseaux à la ligne. J'avais trouvé la chose curieuse ; cependant rien de plus réel. Je jetai à la mer quelques lignes, et en moins de dix minutes, j'avais en ma possession deux pièces de gibier de l'océan atlantique. Le premier qui eut la complaisance de se laisser capturer était une *satanique* ou *oiseau de tempête*. Cet oiseau est de la seconde famille

de l'ordre des *palmipèdes*, c'est-à-dire, oiseaux qui ont les pieds palmés, ce qui les rend propres à la natation. De tous les oiseaux aquatiques, ce sont ceux qui se tiennent le plus constamment éloignés des terres. Lorsqu'ils sont fatigués de voler, ils marchent sur l'eau en se soutenant de leurs ailes, ce qui leur a fait donner le nom de pétrels ou petits-Pierre, par allusion à la marche de St. Pierre sur les eaux. Lorsque ces oiseaux, qui ne sont pas plus gros que les hirondelles du Canada, cherchent un asile sur les vergues des navires, c'est un signe certain de tempête. Le second que je pris est du même ordre et de la même famille que le premier, quoique bien plus gros. Il porte le nom de *mouette* ou *goëland*. Ses dimensions sont plus grandes que celles du goëland du Canada. Cet oiseau a le bec comprimé et la mandibule supérieure arquée vers le bout et formant avec l'inférieure un angle saillant en dessous. Je n'ai jamais vu d'oiseaux si voraces au monde : ils se jettent même sur les flottans des lignes, et auraient le cœur de les avaler, si la largeur de leur gosier le leur permettait. Leur nombre est considérable. Les uns sont gris, les autres sont noirs et n'ont de blanc que le tour des yeux ; ces derniers sont presque de la grosseur d'une oie sauvage, et ont près de six pieds d'envergure.

“ Le 12 du même mois, nous eûmes encore un jour de calme qui fut employé avec plaisir à pêcher des oiseaux. Pour cette fois, la pêche fut extraordinaire. Outre les mouettes blanches encore plus grosses que les noires, nous primes une *albatros*, oiseau de la même famille que les



mouettes, mais prodigieusement plus gros. Il est facile d'en juger par son envergure qui était de douze pieds ; son corps n'était pas aussi long que celui d'un mouton, mais il était aussi gros. Le bec de ces énormes oiseaux, qui a un demi-pied de long, est fort et tranchant, ayant à peu près la forme de celui des mouettes. Ils se nourrissent principalement de poissons qu'ils attrapent en rasant la surface de la mer, ou en plongeant à une petite distance. Leur belle couleur blanche leur a fait donner le nom de *moutons* du cap Horn ; car c'est surtout là qu'on les trouve en grand nombre. Les anglais leur donnent le nom de *frégate*. Le même jour, notre capitaine joignit la chasse à la pêche, et nous procura le plaisir d'une promenade en chaloupe. Nous fûmes suivis par un requin qui se laissa capturer à notre retour au navire.

“ Le 13, la mer nous parut couverte d'oiseaux aquatiques, ce qui nous fit soupçonner que nous n'étions pas bien éloignés du Rio de la Plata. Les calculs vérifièrent nos soupçons. Cet endroit est très-redouté des marins à cause des tempêtes de vent d'ouest qui y règnent presque continuellement. Nous commencions à craindre ; car jusque là nous n'avions eu que des vents bien ordinaires. Dans la nuit du 14, le vent commença en effet à souffler avec force, et continua ainsi pendant deux jours, après lesquels nous eûmes un calme de vingt-quatre heures. Ceci se renouvela durant neuf jours qui furent perdus pour nous. Le temps revint ensuite au beau de pluvieux qu'il avait toujours été depuis le tropique du Capricorne.

“ Après quelques heures de calme, le 20 novembre, notre *cook* prit un superbe dauphin au harpon. Cet animal fournit d'excellente huile, et sa chair, lorsqu'elle est fraîche, est, à quelque chose près, aussi bonne que celle de l'esturgeon du Canada. Celui que nous prîmes avait environ huit pieds de long.

“ Depuis le tropique du Capricorne, nous avons vu quelques marsouins et peu de baleines. Mais lorsque nous eûmes atteint le Rio de la Plata, nous commençâmes à en voir quelques-unes ; le 20 novembre surtout, la mer en était remplie. Ces énormes cétacés, en rejetant leurs bouffées d'eau, font quelquefois entendre un bruit semblable à celui d'une machine à vapeur à haute pression. Nous eûmes ce jour-là l'image d'une des plaies d'Égypte. Pendant près d'un demi-mille, la mer nous parut couverte de sang. Je ne sais si l'on peut attribuer cela à quelques combats entre eux ou à quelque attaque de leur ennemi ; ce que je puis dire, c'est que la chose fut telle que je la rapporte.

“ Le 22 novembre, la mer changea de couleur : de bleue qu'elle était, elle revint blanche, ce qui nous annonçait la proximité de la terre. La chose continua ainsi pendant plusieurs jours, sans que nous aperçussions rien. Le 26 nous atteignîmes fond à 80 brasses, et le suif attaché sous l'extrémité inférieure de la sonde apporta de beau sable noir. En cas de tempête, le capitaine fit préparer une ancre.

“ Le lendemain, étant par 45° 17' de latitude sud, nous aperçûmes, quoiqu'avec peine, le cap des deux baies, situé du côté nord de l'entrée de la baie saint Georges. Après quelques jours de vent contraire et de calme, il survint un bon vent de nord qui nous fit faire dix milles à l'heure pendant 24 heures, et nous jeta de l'autre côté de la baie. A six heures du matin, le 30 novembre, nous entendîmes le second s'écrier : “ terre, terre.” En effet nous n'étions tout au plus qu'à quatre lieues des côtes de la Patagonie, que nous rangeâmes en peu de jours, grâce au bon vent dont nous fûmes favorisés. Vous ne sauriez croire, cher ami, quelle joie nous éprouvâmes à la vue de cette terre que nous n'avions pas vue depuis 78 jours. Nous aurions bien désiré de mouiller quelque part pour faire de l'eau douce ; car notre provision commençait à diminuer. Depuis le 15 novembre nous étions réduits à la ration. Il est vrai qu'elle était encore forte ; nous en recevions trois bouteilles, dont presque deux étaient employées à l'usage de la cuisine. Cependant le capitaine ne le jugea pas à propos, et il fallut en passer par là.

“ Les côtes de la Patagonie, qui s'étendent entre les 36e. et 56e. parallèles, se composent de montagnes, dont l'élévation surpasse quelquefois 650 et 700 pieds ; on remarque aussi quelques endroits qui sont très-bas, ce qui présente une variété que l'œil ne saurait se rassasier d'admirer. L'escarpement de plusieurs les rend inaccessibles pour toute espèce de vaisseau. Le mauvais vent que nous éprouvâmes le 1 décembre nous força de renoncer au projet de

passer par le détroit de Le Maire, qui sépare la terre de Feu de l'île ou terre des Etats. Le 3 au matin, nous nous trouvâmes, au lever du soleil, tout près de la côte. Au nord, nous avons les hautes montagnes de la terre de feu ; au sud, la terre des états, composée aussi de hautes montagnes condamnées, comme les premières, à d'éternels frimas.

“ Comme le vent était fort, nous ne jouîmes pas long-temps de la vue de la terre de Feu ; il n'en fut pas ainsi de la terre des Etats. Le vent devint très-faible vers midi, et le courant nous en approcha à la distance d'une lieue tout au plus. Toute cette terre, qui a plus de douze lieues de long sur quatre de large, n'offre pas une plaine ; le tout est occupé par une suite de montagnes gigantesques dont les têtes inégales en forme de cône et couvertes de nuages heurtent et découpent les nuages. Les parties basses paraissent couvertes d'une mousse longue et épaisse que les premières chaleurs de l'été commençaient à faire reverdir. A l'endroit où finissent les neiges, on voit plusieurs torrens prendre naissance, se précipiter en surmontant tous les obstacles, et finir par briser sur des masses inébranlables de roc, leurs eaux qui jaillissent dans les airs et sur lesquelles viennent se peindre les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour une personne jouissant continuellement de la vue de la terre, ce spectacle n'aurait rien eu de bien admirable, mais il en était autrement pour nous, qui, pour la première fois depuis trois mois, contemplions la terre de très-près.

“ La terre des Etats, la terre de Feu et les îles qui en font partie sont le refuge d’une nation très-peu nombreuse, à laquelle on donne le nom de Paicherais ou Ycanacus : c’est le peuple le plus méridional connu jusqu’à présent.

“ Les eaux qui environnent ces contrées sont abondamment peuplées d’oiseaux. On y trouve, outre ceux dont j’ai déjà eu occasion de parler, une quantité prodigieuse de canards sauvages plus petits que ceux du Canada, dont ils diffèrent encore par le plumage. Les pigeons du cap Horn y sont aussi en grand nombre ; ils suivent les vaisseaux des jours entiers, afin d’attraper quelque chose à manger. C’est un oiseau assez joli et de la grosseur d’un pigeon domestique. Son plumage est un mélange de noir et de blanc sur les ailes et le dos ; le reste de son corps est couvert d’un beau duvet blanc. Ses pieds sont palmés, et lorsqu’il est fatigué du vent, il marche sur l’eau à la manière des pétrels. Quoique ce petit habitant des mers australes ne soit pas beaucoup exposé aux vexations de l’homme, il paraît néanmoins avoir un moyen de défense. En ayant pêché un à la ligne, je voulus le caresser, mais il n’entendit pas badinage, et paya mes caresses d’une bouffée d’huile très-désagréable par sa puanteur qu’il laissa échapper de son gosier : ce qu’il renouvela toutes les fois que quelqu’un voulut lui toucher.

“ Lorsque nous eûmes doublé le cap St. Jean, qui forme la partie orientale de la terre des Etats, le vent tomba, et nous entendîmes le bruit lointain des flots. Je montai alors dans le grand

mât, afin d’apercevoir de plus loin la mer que nous entendions gronder. J’aperçus en effet à une petite distance des flots terribles se briser sur les roches de quelques petites îles. Dès le matin, le capitaine avait fait descendre les plus hautes voiles, de sorte qu’il n’en restait plus que deux de haut. Tout cela nous annonçait la proximité du fameux cap Horn. Notre crainte ne diminua pas, cher ami, lorsque nous vîmes s’élever un fort vent de sud-ouest. Il n’y avait aucun danger cependant, mais il dura trois jours de la sorte, et nous obligea de porter au sud-ouest ; aussi le 7 décembre nous nous trouvâmes à 59° 45’ de longitude ouest de Greenwich et 56° 47’ de latitude sud.

“ Notre capitaine qui, jusque là, avait été si gai et si agréable, commença à devenir sombre. Enveloppé d’une longue redingotte, et la tête couverte d’un casque qui lui descendait jusque sur le milieu du visage, il se promenait en silence sur le pont ; puis descendant dans la chambre, il nous disait : “ Bientôt vous allez voir quelque chose, oui, et quelque chose que vous n’avez pas encore vu.” Le 8 décembre, jour de la Conception, le vent cessa de grand matin, et pendant deux heures il tomba de la neige fondante, après quoi le vent s’éleva favorable (a).

(a) La température, qui était considérablement diminuée depuis quelques jours, ne fut que de 38° de Farenheit à midi : le matin elle avait été à 32°. C’est la plus basse température que nous ayons eue. Le vent joint à la pluie, à la neige, et quelquefois à la grêle, ne laissait pas de faire passer de bien tristes nuits aux pauvres matelots obligés de demeurer sur le pont pour veiller à notre sûreté ; encore, s’ils eussent été bien vêtus ; mais pour la plupart, ils étaient nus.



“ Plusieurs aussi assurèrent que s'ils mettaient le pied à terre, le cap Horn ne les verrait qu'une fois. Si tel est le climat de ces contrées dans les mois de décembre et de janvier, pendant lesquels a lieu leur été, que doivent faire les pauvres habitans des terres magellaniques et de la Patagonie dans les mois de juillet et de juin, alors que le soleil paraît à peine sur leur horizon.

“ Quant à nous, nous n'eûmes guère à souffrir du froid, ni le jour ni la nuit, durant laquelle nous ne pouvions presque pas dormir. Bien que le vent ne fût pas très-fort, la mer était si grosse que nous étions à tout moment exposés à être jetés hors de nos lits. Le pire pour moi était le froid que j'éprouvais aux mains et aux pieds; car dès le 3 décembre je ressentis une attaque de scorbut, maladie peu dangereuse, mais incommodée et causée par le manque d'exercice, l'humidité du vaisseau et les viandes salées. Les mains m'enflèrent au point que je ne pouvais plier les doigts sans beaucoup de peine et sans de vives douleurs. Mes pieds ne furent pas si malades. Je fus donc obligé pendant quelque temps de prendre un exercice continuel: je marchais et sautais sur le pont du navire, je me battais les mains sur les épaules, puis quelquefois je faisais la manœuvre avec les gens de l'équipage. Je fus réduit aussi à ne manger que du biscuit avec des pommes de terre et de l'eau. L'exercice et cette nourriture que vous avouerez sans peine n'avoir rien eu de trop recherché, arrêtèrent les progrès du mal qui diminua même insensiblement, de sorte que le jour de Noël je

ne ressentais presque aucune douleur. Je perdis alors la peau de toutes les parties qui avaient été attaquées. Dieu m'a fait la grâce d'endurer avec patience cette petite incommodité, qui est la première que j'aie eue à lui offrir depuis que je suis à son service.

“ Nous eûmes du calme le 9 et le 10. Dans la nuit il s'éleva un fort vent, mais il nous était contraire et il nous obligea de porter au sud jusqu'au 13, où nous nous trouvâmes à  $58^{\circ} 43'$  de latitude sud. Depuis le 5 décembre le jour ne s'était point couché, et il faisait aussi clair pendant la nuit qu'il a coutume de le faire en Canada, lorsque l'on a une belle aurore boréale. La nuit du 12 au 13 fut surtout remarquable par sa grande clarté. A minuit on pouvait lire avec autant de facilité sur le pont qu'on peut le faire à Québec à quatre heures du soir à pareil jour. Le 14, le soleil se leva à 2 heures et  $48\frac{1}{2}$  minutes du matin, et ne se coucha qu'à 9 heures  $11\frac{1}{2}$  minutes du soir. Nous doublâmes le cap Horn par un bon petit vent et par une température assez agréable ( $41^{\circ}$  Farenheit). Je fis ce jour-là le calcul de notre marché depuis Québec, et je trouvai, en comptant les principaux détours sur mer, que nous avions fait une course de 4,269 lieues de 25 au degré. Si notre joie était grande, celle des gens de l'équipage ne l'était pas moins, et notre capitaine recouvrait sa gaieté.

“ Le cap Horn, situé dans la petite île du même nom, est remarquable par sa hauteur et sa configuration extraordinaire. Il est regardé comme la terre la plus méridionale faisant partie du con-

minent de l'Amérique et comme l'extrémité des Cordilières. Vous savez combien ce cap est redouté des voyageurs à cause des tempêtes qu'ils y éprouvent ordinairement, et dont, grâce à Dieu, nous avons été exempts. Quelques-uns pour n'avoir point à le doubler, s'exposent à la navigation périlleuse du détroit de Magellan, surtout lorsqu'il s'agit d'entrer dans l'océan pacifique, qui n'est pas toujours aussi pacifique qu'on le croit ordinairement; nous en eûmes la preuve le 16 décembre. Au lever du soleil, nous passâmes à la vue des îles de Diego Ramirez. Quoique le vent ne fut pas fort, la mer était très-grosse, ce qui augmenta avec le vent qui devint assez fort pour nous faire faire plus de dix milles à l'heure avec deux petites voiles qui n'avaient pas plus de quinze pieds carrés. Le vent nous était des plus favorables, aussi fîmes-nous cinq degrés de longitude en moins de vingt-quatre heures.

“ La mer, lorsqu'elle est calme, a un degré de charme qui n'échappe pas au cœur sensible aux beautés de la nature; il y a paix dans tout ce qui environne; c'est une vaste solitude qui offre l'image d'une âme qui a remporté une victoire complète sur ses passions. Mais je ne sais si ce genre de beauté ne serait pas surpassé par la majesté de la tempête, si l'on pouvait toujours la contempler sans frayeur. De loin vous l'entendez s'annoncer par une voix semblable aux roulemens du tonnerre, les vagues se succèdent, se pressent, se poussent; bientôt l'immensité de l'océan ne suffit plus à leur nombre, elles se heurtent et se brisent. L'image de la confusion

du chaos se présente à vos yeux. Au milieu de tout cela se jouent une multitude d'énormes cétacés auxquels le navire semble vouloir disputer la palme de la vitesse. “ *Ceux qui descendent avec leurs barques à la mer, ceux-là voient les merveilles que Dieu opère dans la profondeur des flots; c'est pour eux que les élans de la mer sont admirables, ils entendent la tempête sonore qui ébranle les montagnes sur leurs bases solides.*”

Mr. Bolduc, après quelques mots que lui inspire la vue des dangers de la mer sur l'amour des richesses, qui fait affronter à l'homme des périls de toute sorte pour se transporter jusqu'aux lieux les plus reculés du globe, poursuit ainsi: “ Mais je m'arrête: à ces entreprises excitées par des motifs d'intérêt dans leur principe, vient se joindre un motif plus noble et non moins puissant que celui des richesses. La charité n'inspire pas maintenant moins de hardiesse que la cupidité; la connaissance de l'évangile, voilà le précieux trésor que la piété des chrétiens exporte aujourd'hui chez les infidèles plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et de la mort. Jusqu'à ces dernières années le démon avait exercé sur ces malheureux un empire absolu. Depuis des siècles, il les reconnaissait pour des victimes qui ne pouvaient lui échapper, il les foulait à ses pieds avec audace, et leur demandait avec insolence: où est donc votre Christ? Voici que la foi lui répond avec fermeté, et oppose une barrière puissante au cours de ses victoires. Grâce à la navigation, il n'y aura bientôt plus de nations assez reculées pour ne pouvoir pas participer

aux secours évangéliques que leur prépare la belle société de la propagation de la foi. Oh ! oui, la charité est de tous les temps et s'étend à tous les lieux. Ciel, faites-en éclater votre joie, et vous aussi, saints apôtres, parce que le Seigneur a vengé votre sang. Louez votre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, petits et grands; parce que le Seigneur notre Dieu, le tout-puissant, est entré dans son règne; réjouissons-nous tous et rendons-lui gloire, parce que sa miséricorde est éternelle. Réjouissez-vous, église d'orient, vous qui étiez stérile; église d'occident qui étiez sans enfans; poussez des cris de joie. Peuples infidèles, la longue chaîne de vos iniquités est enfin rompue, l'empire de satan va finir, sa condamnation est prononcée, vos terres encore dégoûtantes des abominations de l'enfer vont être purifiées par la présence de votre Dieu. Sur vos montagnes va briller l'étendard du salut; faites éclater votre jubilation, parce que le Seigneur vous appelle à une nouvelle vie, accourez à lui, venez au festin qu'il vous prépare, vous serez son peuple, et lui, il sera votre Dieu. Faibles créatures, sans autre appui que celui d'une frêle embarcation, sillonnez avec courage la surface des eaux sur lesquelles l'esprit de Dieu se reposa au moment de la création. Sans crainte, volez au secours de vos frères, ne le cédez pas en courage à ceux qui courent après les richesses. "Franchissez, franchissez les portes, préparez la voie aux peuples, aplanissez la route, écarterez les obstacles, élevez l'étendard à la vue des nations." (*Isaïe.*) Vous qui êtes encore en paix sur la terre, invoquez chaque jour le Dieu qui porte le

trouble dans les entrailles de la mer et dans l'harmonie de ses flots. Priez-le, au nom de son Fils bien-aimé, qui doit avoir les nations pour héritage et dont la droite offrit un refuge à Pierre manquant de foi, et préserva plus d'une fois du naufrage l'apôtre des gentils; conjurez-le au nom de Xavier, protecteur de la foi, d'avoir pitié du pauvre missionnaire, qui, sans prendre conseil de la chair ni du sang, a abandonné ce qu'il y a de plus cher, ses parens, ses amis et son pays. Attirez sur lui les bénédictions du ciel pendant les jours de sa navigation. Mais ce n'est pas tout, demandez encore à Dieu qu'il l'inspire lorsqu'il mettra le pied sur terre, que le champ rendu fertile par ses succès lui accorde le fruit de ses travaux et de ses peines, que son sang enfin, s'il doit être versé, ne retombe point sur ceux qui le feront couler, mais plutôt qu'ils deviennent une nouvelle semence de nouveaux chrétiens.

"Je reprends maintenant mon itinéraire. Depuis le 17 jusqu'au 27 décembre, nous eûmes des vents toujours très-favorables. Presque tous les jours nous faisons 190 ou 200 milles. Rien de plus consolant pour nous; car nous soupirions depuis long-temps après la terre. Le 27, vers huit heures du matin, nous entendîmes notre capitaine s'écrier: "Terre! terre!" C'étaient les côtes du Chili, nous nous en approchâmes assez près pour distinguer les maisons. Le vent nous manqua, et nous ne pûmes pénétrer dans la baie de Valparaiso que le lendemain vers midi: encore ce fut avec beaucoup de peine et en remorquant le bâtiment avec des chaloupes à la rame. Le capitaine du port ne tarda pas à se



présenter, et, après l'exhibition de nos passeports, nous eûmes la liberté de débarquer. On nous indiqua la demeure des RR. Pères du Sacré-cœur, où nous fûmes reçus à bras ouverts. Comme je me propose de donner de plus longs détails sur cette communauté, qui est toute française, ainsi que sur les coutumes et mœurs des fidèles de ce pays, je passerai un peu rapidement sur tout. Après quelques heures sur terre, nous songeâmes à faire débarquer nos effets; mais quel embarras avec la douane! Il nous fallut passer par trois ou quatre bureaux, afin d'en obtenir la permission. Nous nous en retirâmes cependant sans payer un seul sou, malgré tout le papier que nous fîmes dépenser; aucun de nos effets n'était soumis aux droits de douane. Les livres ici ne paient rien pour leur entrée, non plus que les ornemens d'église, pourvu qu'ils soient à l'usage de ceux qui les transportent. Les douaniers examinèrent un peu nos malles, et ayant aperçu un bréviaire dans mon sac de voyage, ils dirent entre eux, *esta padre*, c'est un prêtre (a), et nous laissèrent tranquilles à l'instant. Le lendemain nous sortîmes dans la ville, revêtus de soutane et portant le rabas. Partout nous voyons tous les yeux se tourner sur nous; nous fussions venus de la Cochinchine, qu'on ne nous aurait pas examinés de plus près. Tous ces curieux avaient cependant pour nous beaucoup de respect; on nous saluait de toutes parts, en disant: *Padres frances*, des prêtres français. Quelques jours après notre arrivée, nous visitâmes la

(a) Au Chili, on donne aux prêtres ce titre, qui littéralement signifie père.

ville et les églises qu'elle renferme. Valparaiso est encore une nouvelle ville; il n'y a pas plus de quinze ans, ce n'était qu'un petit village, aujourd'hui on y compte plus de 30,000 habitans. Elle est agréablement située, en partie sur le penchant de quelques montagnes qui bordent l'océan et en partie sur la petite lisière de terre qui se trouve entre les montagnes et les bords de la mer. Dans presque toute sa longueur qui est environ d'une demi-lieue, la ville n'a qu'une seule rue bordée de chaque côté par des maisons qui n'ont pour la plupart qu'un seul étage en bois entrelassé de branches de bambons et enduites de terre. Le toit qui est très bas est recouvert de tuile. Si on excepte les maisons de quelques bourgeois, je puis dire que celles des plus pauvres campagnes du Canada feraient ici assez belle figure, et se vendraient fort cher à cause du bois qu'elles contiennent; car ici le bois est plus rare que le pain. Il n'y a que l'archipel de Chiloe qui en possède une certaine quantité. Une centaine de méchantes planches se vend 30 à 40 piastres. Au milieu de la ville on rencontre un grand nombre de petites cabanes en terre qui n'ont pas plus de 10 ou 15 pieds de haut et qui sont couvertes en paille. Quoiqu'il y ait ici beaucoup de pierre, on ne s'en sert point pour bâtir, car les tremblemens de terre qui arrivent presque toutes les semaines renversent tout. Deux jours avant notre arrivée, il y en avait eu un assez considérable, et le 25 janvier nous en donna encore un, mais très-faible.

“ Les églises ne sont pas bien nombreuses, on n'en compte que deux principales dans toute la

ville. Elles ont à peu près la grandeur et la forme de l'église de St. Roch de Québec; mais la forme seulement, car on n'y voit aucune trace d'architecture régulière. L'église paroissiale, qui n'est pas encore achevée, sera un peu passable. Elle est soutenue intérieurement par deux rangées de colonnes qui ne sont pas sans défauts. On ne voit point de bancs dans les églises, elles sont pavées en briques et recouvertes d'un peu de sable à mortier où les puces fourmillent.

“ Les habitans du Chili sont aussi noirs que les sauvages du Canada. Leur malpropreté est remarquable. Les hommes portent une culotte assez large, ordinairement blanche, même pour les travailleurs, et par-dessus les épaules un morceau carré de drap, ayant au milieu un trou dans lequel il se passe la tête. Tout cela leur donne une apparence sauvage très-marquée.”

---

*Extrait d'une lettre de Mr. Bolduc à Mr. T.*

Tahiti, 12 mai 1842.

“ Bien-aimé confrère,

“ Pour le coup vous allez m'accuser de prendre plaisir à parcourir les mers; il n'y a que huit mois que nous nous sommes séparés, et me voilà presque aux antipodes. Non, ce n'est pas un plaisir pour moi, vu que notre mission en éprouve un retard considérable, c'est une nécessité qui cependant a ses agrémens, et j'en profite.

“ De Valparaiso, je vous ai adressé une lettre particulière avec un extrait de mon journal, jusqu'à cette ville. Cette lettre vous apprendra que mon séjour à Valparaiso a été de 63 jours, que j'ai passés avec mon confrère, Mr. Langlois, chez les RR. Pères du Sacré-cœur, missionnaires de l'Océanie orientale. Après ces jours bien longs, vous pouvez m'en croire, une occasion s'est présentée pour les îles Sandwich; elle devait toucher à l'archipel de Gambier et à Tahiti. C'est la meilleure route à suivre, car le cabotage de la côte, outre qu'il est fort dangereux, est presque impossible pour ceux qui ont des effets à leur suite. Partis à bord de la goëlette française *La Rose*, commandée par le capitaine Rouffis, nous sommes parvenus à Gambier après 35 jours d'une navigation assez monotone, mais heureuse. Notre réception eut lieu (le 8 avril) au milieu des acclamations de toute la population de l'île d'Akéna, qui se rendit sur le rivage avec le missionnaire, Mr. Laval. Je renvoie à mon journal à vous parler de ce peuple, du pays qu'il habite, et surtout de sa foi et de sa ferveur dans le service de Dieu qu'il vient de connaître. Je vous avouerai néanmoins en passant que j'ai vu ici ce que je n'ai pas eu le bonheur de voir dans nos pays civilisés, où l'on se pique d'avoir de la religion et d'être fort dans la foi. Les beaux jours de la primitive église ne sont pas terminés pour tous les lieux de la terre; ils existent ici. Ce n'est pas l'enthousiasme qui me fait parler, vous connaissez mon caractère. Malheureusement je n'ai été que quatre jours au milieu de ce peuple fortuné. J'ai célébré au milieu de ces bons insulaires le Patronage de St. Joseph, dans la

grande église de Mangaréva, desservie par le père Cyprien, auprès duquel j'ai voulu passer deux jours. Je me séparai de ce bon père les larmes aux yeux, et je priai le Seigneur de répandre sur lui et sur son peuple, qui m'accompagnait au port, ses plus abondantes bénédictions.....

“ Le trajet des îles Gambier à Tahiti n'est ordinairement que de 8 ou 10 jours; mais pour nous il a été de 24; la providence a voulu nous éprouver par plusieurs petites contrariétés.....

“ Notre entrée à Tahiti eut lieu le jour de l'Ascension (5 mai) dans l'après-midi. Nous n'étions pas encore à terre que les missionnaires nous ayant reconnus à notre costume, nous saluèrent et vinrent nous recevoir à bord. Mr. Caret, préfet apostolique de l'Océanie orientale, nous reçut à bras ouverts, ainsi que ses collaborateurs, les P. P. Armand Chausson, Colomban Murphy et Saturnin Fournier. Ce dernier et le père Caret ne sont ici que depuis le mois de janvier, ayant échappé au martyre dans les îles Marquises. La mission de Tahiti n'est pas encore établie, et personne ne peut écouter les missionnaires sans s'exposer à être dépouillé de ses biens, et tout cela, en vertu d'une loi portée par les Tahitiens, à l'instigation des ministres méthodistes qui dominent ici depuis 45 ans. Notre arrivée ici a été pour eux un sujet de tristesse et d'affliction. Mr. Darling, un de ces missionnaires, était aux abois et s'épuisait à courir de tout côté, pour savoir où nous allions: ce que nous cachâmes pendant plusieurs jours. Un

autre de ces missionnaires disait publiquement que le meilleur parti à prendre pour eux était de lever le pied par la première occasion. Mais ce qui a mis le comble à leur découragement, c'est l'arrivée de la frégate française l'*Aube*, deux jours après nous. Elle vient réclamer l'exécution du traité conclu entre le gouvernement français et la reine Pomaré: traité qui permet aux missionnaires le libre exercice de leur religion et donne la faculté de prêcher l'évangile aux peuples de Tahiti; traité violé dans la force du terme, et dont les résultats auront des suites fâcheuses pour le gouvernement tahitien, et par la suite, pour les ministres protestans. Les réclamations sont tellement graves que l'on parle même de s'emparer de l'île. Comme tout cela n'est pas encore terminé et que l'occasion presse, je remets ces détails à mon journal, car j'espère que dans huit jours tout sera fini, et je partirai aussitôt pour Sandwich.....

“ Notre passage par Tahiti ne sera peut-être pas sans quelque heureux résultat pour la mission française que l'on veut établir ici; c'est l'opinion même du préfet apostolique. Depuis l'arrivée de ces messieurs plusieurs pamphlets ont été publiés contre eux. L'on y disait qu'ils étaient des prêtres chassés de leur pays, qui est le seul qui soit catholique; qu'en Angleterre et en Amérique il n'y avait jamais eu de papistes, &c. &c.

“ Nous sommes allés chez la reine Pomaré, accompagnés du préfet apostolique qui nous servait d'interprète; nous lui avons déclaré que nous étions sujets anglais, que nous allions évangéliser



sous la protection de la reine d'Angleterre, et dans un pays soumis à Sa Majesté ; que ce que les ministres lui disaient n'était que de pures calomnies. Le premier ministre de Sa Majesté Tahitienne, nous rendant un jour visite, fut fort surpris d'apprendre que nous étions sujets anglais. " Comment, disait-il, ils viennent d'un pays anglais et ils sont *pôpise* ! (terme dont se servent les Tahitiens pour désigner les catholiques). Assurément Mr. Darling et Mr. Pritchard nous ont grossièrement trompés."

" Dans le moment où je vous écris, on parle beaucoup de nous, et les insulaires se rendent en foule auprès de notre demeure, qui est en même temps celle des missionnaires français.

" Hier est arrivé le brick américain le *Delaware*, venant de la Colombie et se rendant à Boston. Nous apprenons par lui de bonnes nouvelles de notre mission et de nos confrères, MM. Blanchet et Demers, qui *font de grandes choses*, suivant l'expression du capitaine. Il y a à bord du même vaisseau un ministre méthodiste avec armes et bagage, femme et enfans, qui laisse la mission de la Colombie et nous cède sa place.

" Le gouverneur de la compagnie, Mr. Simpson, est arrivé heureusement, et après lui, plusieurs familles canadiennes, avec un prêtre, si je puis m'en rapporter au témoignage de Mr. le ministre. Dans la supposition que la chose serait vraie, ce prêtre serait Mr. Darveau (1)."

(1) Mr. Boldue a été mal informé ; car Mr. Darveau est encore à la Rivière-rouge.

*Autre extrait d'une lettre du même au même, datée de*

Honolulu (Ile de Wahou), le 5 août 1842.

" Bien-aimé confrère,

" En partant de Tahiti, j'ai eu le plaisir de vous écrire par le *Delaware* qui partait pour Boston (1) ; aujourd'hui trouvant une occasion pour le Mexique, j'en profite pour vous faire connaître quelle est, en ce moment, ma situation. Partis de Tahiti sur le même navire qui nous avait portés de Valparaiso à Gambier et de là à Tahiti, nous sommes arrivés aux îles Sandwich le 21 juin, après 32 jours d'une heureuse navigation. Le lieu de notre débarquement fut à Honolulu, ville d'environ 10,000 habitans, et située dans l'île de Wahou. C'est ici la résidence de l'évêque de Nilopolis, autrefois résidant aux îles Gambier, et qui dans ce moment est à Rome pour les affaires de son vaste diocèse. Le préfet apostolique, Mr. Maigret, nous reçut à bras ouverts, et nous mit aussitôt en possession d'une vaste maison appartenant à la mission, et que personne n'habite. Nous apprîmes que le navire la *Sylphide* était parti pour la Colombie depuis six jours ; mais Mr. Pelly, agent de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, nous dit que dans deux mois il en attendait un second, chargé de bois, de saumon et de farine. Encore deux mois ! . . . c'est un peu long pour des missionnaires, qui depuis onze mois parcourent les mers, et désirent entrer dans la terre pro-

(1) Voir la lettre précédente.

mise. N'importe, je n'étais pas plus découragé qu'à mon départ de Québec, vu surtout que je pouvais être utile ici, en aidant les missionnaires dans leurs travaux, et en apprenant la langue *sandwichoise* qui me sera d'une grande utilité, même à la Colombie, puisqu'il s'y trouve plus de 500 *Sandwichois* au service de la compagnie, lesquels sont tous païens. Mr. Blanchet lui-même en a trois que Mr. Maigret lui a envoyés dans le mois de mars dernier. Incontinent donc, je commençai à parcourir les différentes peuplades chrétiennes, et à leur dire ou chanter la messe le dimanche. Je baptisai plusieurs enfans qu'on me présenta.....

“ Je vous dirai, en passant, quelques mots sur les missions qui se font ici. Dans tout l'archipel, il y a neuf missionnaires, dont quatre dans l'île d'*Owahi*, deux à *Kawai* et trois à *Wahou*. Le nombre des chrétiens dépasse 8,000, sans compter un nombre considérable de catéchumènes. Les progrès du christianisme sont rapides. Il n'y a guère plus de six mois que les deux missionnaires de *Kawai* s'y sont rendus, et déjà ils comptent plus de 500 chrétiens et beaucoup de catéchumènes. Les ministres dits *congrégationalistes*, qui se trouvent ici au nombre de près de 100, tant hommes que femmes, sont aux abois et poussent de hauts cris contre l'*invasion du papisme*. Comme ce sont eux qui ont entre les mains les affaires du gouvernement, (car le roi n'est qu'un mannequin qu'ils conduisent à leur gré) les chrétiens sont persécutés de la manière la plus criante. On les dépouille de leurs terres, et défense leur est faite de

prendre du poisson dans la mer, souvent même sans aucun prétexte on les met aux fers. Ces persécutions n'ont pas lieu dans toutes les îles; mais il est à craindre qu'elles ne s'étendent davantage. On cherche à entraîner les enfans aux écoles protestantes; mais en cela, il n'y a presque rien à craindre: on ne gagne rien avec ce peuple-ci quand on veut le forcer; il faut le persuader. L'école la plus nombreuse est celle de Mr. Maigret. Il compte plus de 200 élèves, parmi lesquels plusieurs étaient autrefois partisans des ministres congrégationalistes; et il ne se passe guère de semaine sans que quelques brebis égarées ne rentrent dans le sein de l'église. Dans la seule île de *Wahou*, il y a 22 ou 23 églises catholiques. Celle de *Honolulu*, commencée depuis deux ans, n'est pas encore entièrement terminée. Elle est en pierre de taille; sa longueur est de 150 pieds, et sa largeur de 50. Celles des différentes baies sont, comme les maisons du pays, construites en foin et revêtues intérieurement d'une espèce de tapisserie faite ici, et dont je vous enverrai quelques échantillons..... J'ai parcouru presque toute l'île de *Wahou*, tantôt à pieds, tantôt à cheval. Le 18 juillet, Mr. Maigret m'envoya à la mission de *Kaou-Kou* pour y résider et y faire l'école, comme tous les autres missionnaires. Après deux jours de route faite à cheval, j'arrivai au milieu de la peuplade qui m'attendait à grande hâte. Aussitôt on m'apprêta un copieux repas consistant en une espèce de scorpions de mer très-délicieux, en pommes de terre et en ce que les indigènes appellent *poi*; c'est une bouillie faite avec la racine du taro, laquelle ressemble à